



## CULTURE

### Histoire

# Le patriotisme : valeur fondatrice de la gauche

Par Éric Dior

La gauche paraît avoir abandonné à l'extrême droite le drapeau de Valmy et du Vercors. Un étrange reniement car c'est, au contraire, la fusion entre la nation et l'idéal égalitaire de la République qui fonde depuis la Révolution la spécificité du "cas" français.

La « défection » des « élites » - ou prétendues telles - est l'un des invariants du récit national. Les constituants américains de 1776 jugent que l'Etat tient sa légitimité du peuple, soustraction faite des Indiens, premiers occupants des lieux, et des esclaves amenés d'Afrique.

Seuls les constituants français, en 1789, étendent la Déclaration des droits à la totalité de l'espèce humaine. C'est donc en toute logique que l'idéologue réactionnaire Edmund Burke dénonce « *la philanthropie assassine de la Révolution française* » ! De là à conclure qu'elle est aussi la matrice de tous les totalitarismes, il y a un pas, gaillardement franchi par tous les tenants de l'actuelle bienséance. Robespierre ? Un doctrinaire pas « cool » qui flétrirait, aujourd'hui, les ci-devant bénéficiaires de parachutes dorés. Danton ? Un « beauf » fort en gueule, coupable qui plus est de « harceler » les dames, etc. Sans oublier les paroles de *la Marseillaise* où le « *sang impur* » n'annonce évidemment en rien les massacres contemporains : il s'agit alors de repousser dans l'urgence la coalition des Austro-Prussiens et des aristocrates, émigrés à Coblenze, tous déterminés à faire payer au peuple son extravagante impudence.

## LA QUESTION SOCIALE DÉCHIRE LES RÉPUBLICAINS

Les rôles vont être distribués pour longtemps : à gauche, les « patriotes », d'autant plus hostiles, en 1815, au placide Louis XVIII et à son frère Charles X que les deux Bourbons ne doivent leur trône qu'à la protection des monarchies européennes. A droite, des monarchistes inflexibles ou de prudents « libéraux », attachés à un suffrage strictement censitaire, car l'irruption du peuple dans les affaires de la nation ouvrirait, selon eux, la voie aux pires débordements.

L'émeute parisienne de juillet 1830 paraît néanmoins ouvrir une brèche dans le système imposé par le congrès de Vienne. En fuite, l'inepte Charles X est remplacé par Louis-Philippe, un roi réputé plus ouvert à l'esprit du temps. Mauvaise pioche, car ce prétendu « *ami du progrès* » se révèle bien en peine d'enrayer la contestation des « patriotes », qui sentent la République à portée de main. C'est chose faite en février 1848, même si la question sociale va bientôt déchirer nos républicains. D'un côté, les jacobins, cocardiens incorrigibles, jugent que la misère finira par se résorber grâce aux bienfaits du suffrage universel. De l'autre, les socialistes utopistes ou bientôt marxistes qui condamnent ces cocoricos déjà hors saison... En persécutant après son putsch les républicains des deux rives, Napoléon III les contraint provisoirement à enterrer leurs divergences. La gauche est aussi acculée à réviser ses sentiments à l'égard de l'armée, jusque-là perçue comme le creuset par excellence de l'idéal jacobin. Après sa répression implacable des

émeutes ouvrières de juin 1848, elle est désormais dénoncée comme l'auxiliaire empressée du « parti de l'ordre ».

Le soulèvement de la Commune, né d'une défaite ignominieuse, revivifie jusqu'à l'extrême gauche la mystique de la levée en masse. Patriote humilié, le capitaine Rossel résume le credo de ses turbulents frères d'armes : « *Dénationaliser les Français en les livrant aux Prussiens est, clame-t-il, un crime impardonnable qui justifie pleinement la présente insurrection !* »

Bientôt, l'épisode tragi-comique du boulangisme et les falsifications éhontées des « *nationalistes* » pendant l'affaire Dreyfus vont enraciner, au final, la République dans la nation. De fait, l'« Affaire » se solde par la victoire *in extremis* des vrais patriotes. « *En vous défendant*, écrit Clemenceau à Dreyfus, *c'est aussi la France que je défends !* »

## **GARDE LA "VIEILLE MAISON"**

Mais un autre défi guette les fervents de la nation. Comment éviter la guerre alors que la peste pangermaniste infecte même les socialistes allemands. « *Il faut que l'Europe garde son sang-froid* », plaide une dernière fois Jaurès, incorrigible « fauteur de paix » avant de tomber sous les balles d'un enragé ensorcelé par les éditoriaux homicides de la mal nommée *Action française*. Deux millions de morts plus tard, que répondre aux militants socialistes - et bientôt communistes - qui jugent que la victoire n'aura profité qu'aux marchands de canons ? Surtout, une « grande lueur » s'est allumée à l'est et le coup de force bolchevique d'octobre 1917 recueille l'adhésion des deux tiers des délégués socialistes réunis à Tours. Au nom de la III<sup>ème</sup> Internationale, le soviétique Zinoviev exige un ralliement sans murmure aux vingt et une conditions imposées par Moscou.

Epouvanté par cette militarisation de l'idéal socialiste, Léon Blum prévient qu'il gardera « *la vieille maison* » et il ironise sur l'inanité de « *ce blanquisme à la sauce tartare* » ! Le nouveau Parti communiste assume son isolement et s'engage dans la stratégie « classe contre classe ». Une montée aux extrêmes qu'il va payer durement : de 110.000 adhérents en 1921, il n'en compte plus que 28 000 dix ans plus tard. Mais c'est en Allemagne que va chavirer le plus tragiquement son refus de toute alliance avec les « sociaux-traîtres ». En janvier 1933, Hitler, porté par la crise, est nommé chancelier à l'issue de sombres tractations au sommet. Le pire se précise ! Moscou donne ainsi au

PCF la consigne de faire front commun avec la gauche « bourgeoise » pour faire pièce à la montée des ligues d'extrême droite. Un virage salvateur approuvé massivement par la base.

Après l'émeute des ultras, le 6 février 1934, socialistes et communistes ripostent de conserve par un défilé sur le cours de Vincennes. Même chose le 14 juillet 1935, lors d'un rassemblement monstre place de la Bastille. Au vélodrome de Montrouge, socialistes, communistes et radicaux font le serment de rester unis « *pour défendre la démocratie, dissoudre les ligues factieuses et mettre les libertés hors d'atteinte du fascisme* ». Le Front populaire vient de naître. Ceint de son écharpe de député, Maurice Thorez, le chef du PC, célèbre « *le mariage du drapeau tricolore de [nos] pères et du drapeau rouge de [nos] espérances* ».

## SE DRAPER DANS LE DRAPEAU TRICOLORE

Les cellules enregistrent une masse d'adhésions : de 42 000 militants en 1934, le PC en compte 328 000 trois ans plus tard ! Le « Front popu » vainqueur dans les urnes, Léon Blum réitère sa foi, face au péril brun, dans d'hypothétiques sanctions de la Société des Nations. Comment fournir des armes à la République espagnole, menacée de mort par le soulèvement franquiste alors que les Britanniques, alliés prioritaires, ont prévenu qu'ils ne suivraient pas Paris dans cette voie ? Pour nous qui connaissons la fin du film, l'inertie de la gauche non communiste face à la destruction des républiques espagnole et tchécoslovaque demeure une énigme. « *Nos pacifistes omettaient de distinguer entre la guerre qu'on décide et celle qu'on vous impose, entre le meurtre et la légitime défense* », résume l'historien Marc Bloch, bientôt fusillé par l'occupant.

Réponse de Staline au « lâchage » de Munich, le pacte germano-soviétique, mijoté en catimini, a-t-il affecté l'ardeur quelque peu flageolante de l'armée française pendant la « drôle de guerre » ? Bien sûr, les militants ont rejoint leurs régiments, mais combien auraient été précieux pour encadrer les 10.000 volontaires français, désormais « suspects », des brigades d'Espagne ! Il n'empêche que les députés communistes, avant d'être emprisonnés, ont bel et bien voté les crédits de guerre. La guerre perdue, le Parlement - à quatre-vingts exceptions près - vote les pleins pouvoirs à Philippe Pétain... Blum, effondré, laisse à Marx Dormoy le chant du cygne d'une gauche disloquée. Mais la Chambre du Front populaire est loin d'être au complet.

Les jeunes radicaux Jean Zay et Pierre Mendès France ont été arrêtés, avec Georges Mandel, pour avoir tenté de gagner l'Afrique du Nord pour continuer le combat. Nombre de députés socialistes sont mobilisés, dont Léo Lagrange, seul parlementaire tombé au combat, en juin 1940.

Le dernier mot est-il dit, Vichy s'assumant en tout point comme la négation de l'idéal républicain ? Le salut va venir d'un champion hors norme qui défie les catégories. Contrairement à ce que prétend Eric Zemmour, de Gaulle compte, parmi ses premiers compagnons à Londres, plus de républicains que de nostalgiques des rois capétiens. René Cassin, Pierre Brossolette, Jean Moulin et Georges Boris sont issus de la gauche radicale ou socialiste. De Gaulle flétrit d'ailleurs les élites capitulardes converties aux délices de la collaboration. Il prévient même que la future libération s'apparentera nécessairement à une révolution : « *La France, tranche-t-il, sait ce que lui a coûté un régime social sclérosé dans lequel la patrie s'est vue trahie par la coalition des trusts !* » Il y a du Danton dans cette mise en joue des « *accapareurs* » .

## HÉRITIERS DES VA-NU-PIEDS DE L'AN II

Le 22 juin 1941, l'agression nazie contre l'URSS restitue les militants du PC à leur vraie vocation d'héritiers des va-nu-pieds de l'an II. Ils encourent ainsi de nouveaux périls mais quel soulagement pour eux ! Gaulliste fervent, l'écrivain François Mauriac reconnaît que c'est dans les faubourgs ouvriers, affamés par le rationnement, et dans la paysannerie « rouge » qu'est né, en premier, le désir de résister.

« *Quand vous rencontrerez, demain, un notable, vous pourrez vous demander s'il a été un incapable avant 1940 ou un lâche après* », résume Leclerc, gaulliste de la première heure.

Hitler vaincu, les rescapés de Vichy ne vont pas pour autant renoncer à se draper dans le tricolore pour abuser leurs ouailles. Patriote irrécusable, Pierre Mendès-France sera ainsi accusé par ces sépulcres blanchis de « *brader l'empire* » sous prétexte qu'il extirpe, en 1954, la France du piège indochinois. La guerre froide a, il est vrai, porté un coup fatal à l'unanimité patriotique de la Libération. D'abord, les communistes, pourvus de

ministres, apportent un soutien sans faille à la reconstruction : « *Produire, c'est aujourd'hui la forme la plus élevée du devoir de classe et du devoir de Français* », lance Maurice Thorez aux mineurs du Pas-de-Calais, exhortés à battre des records de production, quitte à renoncer à leurs congés payés.

Trois ans plus tard, les « gueules noires » s'insurgent lorsque le gouvernement prétend annuler leurs minces gratifications accordées pour qu'ils remportent la « *bataille du charbon* ». Il s'ensuit cinquante-quatre jours d'une grève insurrectionnelle et une brouille mortelle entre les ex-partenaires du Front populaire. La guerre froide laisse peu de place à l'affirmation d'une singularité française. Condamnée à l'atlantisme, la SFIO soutient sans l'avouer les guerres coloniales, tandis que le PCF avalise la mise au rebut de Tito, le blocus de Berlin et la dernière vague de procès staliniens. Il faudra rien de moins que le retour de De Gaulle, sous la pression de l'armée, en 1958, pour que la gauche se redécouvre un adversaire commun. Mais la base va-t-elle suivre ? En plus d'avoir ramassé « *le glaive brisé de la France* », le grand sachem demeure l'homme de la création de la Sécurité sociale, du vote des femmes, du plan et des nationalisations ; toutes choses qui en font un « réactionnaire » d'un genre nouveau.

Atlantistes invétérés, les socialistes moquent sa force de frappe « *tous azimuts* » et sa sortie du commandement de l'Otan. Les communistes saluent au contraire, en sourdine, sa condamnation de la guerre du Vietnam et son « flirt » avec Moscou. Pour les enfants gâtés du baby-boom, les intuitions gaulliennes tombent semble-t-il à plat. Ce drôle de général serait-il le dernier grand prêtre d'un culte né à Valmy qui parlait au monde ?

## EN PANNE D'AMBITIONS

Avec ses slogans ravageurs (bientôt récupérés par la vulgate publicitaire), le « grand bazar » de Mai 68 tire un trait, sans qu'on s'en doute, sur une conception épique de l'Histoire. De Gaulle espérait redonner « *une âme à la France* », semblable en cela aux trublions de mai qui estimaient, comme lui, que les délices de la consommation ne suffisaient pas... C'était sans doute trop demander à un peuple quelque peu effrayé par ses propres audaces du temps où il tutoyait la légende et faisait trembler les rois. Pareillement « datée », la gauche aurait tort de se réjouir de ce renoncement. Née de la Révolution et de la misère industrielle, peut-elle survivre à la mondialisation, à la déferlante du numérique et à l'extinction des vieilles

industries où elle puisait ses troupes et sa raison d'être ? Longtemps portée par ses rêves tricolores, elle est, elle aussi, en panne d'ambitions. Faut-il s'en désoler ? On n'ose répondre que la Grèce, Rome, l'empire des Incas, l'Autriche-Hongrie et... le Minitel sont eux aussi sortis de l'Histoire sans en faire un plat.